



**HAL**  
open science

## Aspects symboliques d'un topos : à propos du “ Manuscrit trouvé à Saragosse ” de Jean Potocki

Nicole Hafid-Martin

### ► To cite this version:

Nicole Hafid-Martin. Aspects symboliques d'un topos : à propos du “ Manuscrit trouvé à Saragosse ” de Jean Potocki. Jan Herman, Fernand Hallyn, Kris Peeters. Le topos du manuscrit trouvé, 40, Éditions Peeters, pp.277-285, 1999, Bibliothèque de l'Information Grammaticale, 978-90-429-0720-1. halshs-01081870

**HAL Id: halshs-01081870**

**<https://shs.hal.science/halshs-01081870>**

Submitted on 12 Nov 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**ASPECTS SYMBOLIQUES D'UN TOPOS:  
À PROPOS DU *MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE*  
DE JEAN POTOCKI**

NICOLE HAFID-MARTIN  
Paris X

Il est toujours hasardeux d'extraire un thème pour l'éclairage d'une œuvre, mais le *Manuscrit trouvé à Saragosse* se range incontestablement parmi ces romans généreux qui en fournissent des plus divers. Ma proposition interprétative du topos découle d'un effet de perspective tracé – après une lecture globale des diverses publications de Jean Potocki – par la préoccupation constante que l'auteur a manifestée pour la connaissance, dans l'acception large du terme (philosophique, ésotérique, scientifique etc...). Toutefois, dans les limites de quelques formes du savoir attribuées à certains personnages du roman, il ne saurait être question que d'esquisser les bases de cette problématique au contenu aussi dense que masqué.

Pour les lecteurs que nous sommes, le titre tardif n'ajouterait rien à l'œuvre elle-même si la composition en abyme choisie par le romancier n'eût appelé une superstructure qui renforçât l'édifice. Pour la même raison, l'Avertissement serait sans effet direct et artificiel s'il n'était qu'argument romanesque, ce qui est démenti par la maturité du maître d'œuvre. Ainsi, d'un point de vue architectural, l'Avertissement pourrait être la clef de voûte d'une construction complexe, destinée en partie à contenir le temps, l'espace et l'activité humaine dans le cadre clos d'une fiction. A l'autre bout du roman, l'Épilogue serait le mur de soutènement bâti pour endiguer la prolifération des histoires, en donnant une assise historique – donc datée – aux événements des soixante-six Journées.

En choisissant une identité d'emprunt, l'écrivain renonce apparemment à son statut et si, comme l'a bien remarqué François Rosset, il montre en effet son travail et son art par un tel procédé<sup>1</sup>, c'est aussi pour servir de médiateur entre l'œuvre et le lecteur, entre son ouvrage et certaines traditions littéraires, entre celles-ci et le flot continu des productions humaines. En vertu de cette position, il peut y avoir investissement

<sup>1</sup> *Le théâtre du romanesque*, Lausanne, L'Age d'homme, 1991, p. 17.

symbolique d'un espace textuel, fabriqué à dessein pour devenir le champ d'un enjeu fondamental, qui nous semble être ici l'acte cognitif dans toutes ses manifestations.

Résumons l'Avertissement qui ne peut fonctionner qu'en vertu du mystère annoncé par le titre: où, quand et comment le manuscrit fut-il trouvé? Nous sommes à Saragosse, capitale de l'Aragon assiégée par les armées napoléoniennes entre juin et août 1808, avant un dernier assaut à la fin de la même année qui entraînera la capitulation espagnole le 20 février 1809. Les historiens nous apprennent que la ville dut être enlevée maison par maison et qu'environ 60.000 habitants périrent au cours de cette résistance acharnée, victimes des combats, de maladies ou pour cause de famine. Par conséquent, c'est dans un contexte d'une extrême violence qu'un officier de l'armée française s'empare d'un manuscrit espagnol, découvert dans une maisonnette vide des environs. D'emblée, le lecteur sent bien que cet homme d'honneur ne pouvait commettre d'autre larcin qu'un «roman bizarre», seul objet susceptible d'éveiller son attention. Pour preuve, lorsque ses ennemis le dépouillent peu après, il demande à conserver les vieux cahiers dont nous savons qu'ils seraient un soutien dérisoire face au danger, si la curiosité intellectuelle n'était l'unique défi contre la brutalité et surtout la mort. Comment ne pas songer à Potocki lui-même dont l'ultime recours contre l'adversité politique et la folie des hommes fut constamment l'étude et les livres, ceux des autres mais aussi les siens et précisément l'œuvre testamentaire que constitue l'étrange *Manuscrit*? Choix symbolique qui s'inscrit dans une durée linéaire, comme l'illustre son porte-parole: le document contient en effet l'histoire d'un aïeul du capitaine espagnol qui s'est emparé de l'officier français. Vivant maillon d'une chaîne grâce à lui reconstituée, ce dernier devient lui aussi un médiateur entre le texte et le monde extérieur puisqu'il en recueille la traduction, consentie comme en remerciement par son ennemi.

A l'aide du phénomène de résonance ainsi produit par le glissement initial d'identité, le temps et l'espace sont volontairement décloisonnés: l'Avertissement démonte le procédé qui charpente l'œuvre entière, en offrant au lecteur un mot de passe pour s'orienter dans le labyrinthe des histoires. En somme, l'écrivain semble disparaître au profit du metteur en scène puisque Potocki investit le topos du manuscrit trouvé par le biais du jeu théâtral: inventer un scénario pour bien montrer au spectateur qu'il entre dans un monde particulier, celui des livres et des bibliothèques, donc celui de la mémoire collective qui détient la somme des expériences humaines. Et la scène sur laquelle pénètre le jeune Van

Worden s'anime devant nos yeux par la magie des récitants qui, en racontant leur propre histoire, remontent à leurs origines reliant ainsi passé et présent, présent et avenir puisqu'ils s'adressent à un public sans cesse renouvelé.

Nous sommes bien dans l'univers de la littérature au sens précis que lui donnait Marthe Robert:

C'est aussi, c'est surtout ce qui crée partout, par-delà l'espace et le temps, par-delà les différences de lieux et de langues, un réseau de relations aussi fortes que subtiles entre les morts et les vivants, entre ces vivants morts que sont souvent les écrivains, et ces vivants imaginaires, dits pour cela même immortels que sont leurs créatures d'encre et de papier<sup>2</sup>.

Une telle analyse semble exactement décrire la sensation qui s'impose après la lecture du *Manuscrit trouvé à Saragosse* où, par le biais des structures narratives, l'écrivain amplifie démesurément nos repères habituels avec seulement pour scène du présent de l'intrigue une aire géographique réduite<sup>3</sup> et à l'aide d'un nombre restreint de protagonistes.

Mais pourquoi choisir la littérature lorsque l'on a consacré sa vie à une quête organisée du savoir, conjointement au travers de voyages et d'austères travaux en recherche historique, lorsque l'on a manifesté un intérêt constant pour les sciences exactes, l'économie et l'action politique?

Il est tentant de chercher la réponse au cœur même d'une accumulation aussi méthodique et précisément dans son modèle structurel que fut la théorie encyclopédique des Lumières d'un savoir à caractère exhaustif. Jean Potocki releva sans doute le défi dès sa jeunesse puisqu'il écrivit tout au début de son premier ouvrage d'érudition – publié à l'âge de 28 ans – que «l'homme studieux peut, au bout de quelques années d'un travail assidu, saisir tout l'ensemble des connaissances amassées jusqu'à lui»<sup>4</sup>. Que nous apprend à ce sujet le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, roman traversé dans sa totalité par différentes figures du savoir?

Au cours des huit premières Journées, le jeune officier wallon récemment débarqué en Andalousie rencontre plusieurs représentants des trois grandes religions monothéistes, séculairement présentes dans cette région d'Espagne: il s'agit de deux sœurs musulmanes, d'un ermite

<sup>2</sup> *La traversée littéraire*, Paris, Grasset, 1994, p. 323-24.

<sup>3</sup> Les déplacements s'organisent autour d'une circonférence dont le centre pourrait être la Venta Quemada.

<sup>4</sup> *Essay sur l'histoire universelle et recherches sur celle de la Sarmatie*, Varsovie, 1789, p. 1-2.

occupé à guérir un démoniaque, d'un inquisiteur puis d'un cabaliste. Mais, dans cette galerie complétée ultérieurement par le scheik des Gomelez, ne se détache aucune figure animée d'un désir de connaissance, à l'exclusion du cabaliste. Tandis que mahométans et catholiques s'appuient sur leurs dogmes respectifs pour justifier un prosélytisme plus ou moins dangereux, seul le faux converti Uzeda s'adonne à une véritable activité intellectuelle.

Bercé dès sa naissance par la mystique juive, il acquiert rapidement quelque «crédit dans le monde des génies»<sup>5</sup> en faisant apparaître le célèbre Juif errant, non parfois sans quelque difficulté. Mais que valent ces sciences occultes auxquelles renonce sa sœur Rebecca «pour vivre de cette courte vie»<sup>6</sup>? Lors d'un voyage au Maroc, en 1791, Potocki avait mesuré l'écart entre le monde anachronique des traditions spéculatives et la modernité des Lumières:

Le petit Hébreu, outre son érudition rabbinique, avait encore une profonde connaissance de la philosophie d'Aristote dont il était enthousiaste. Il me demanda si nos docteurs s'y appliquaient aussi. Je lui répondis qu'en Europe on avait depuis longtemps abandonné les subtilités pour s'adonner aux expériences, qu'on avait laissé là les raisonnements et perfectionné les instruments [...]. Il m'écoutait avec une admiration mêlée de regrets, et je ne pus que déplorer le sort de ce vieillard qui avait consumé dans d'inutiles labeurs les forces d'un esprit qui, en Europe, eût peut-être suffi pour en faire un savant distingué<sup>7</sup>.

Le cabaliste du *Manuscrit* brûle également son énergie mentale dans d'obscurs travaux dont les effets agacent<sup>8</sup> ou, au mieux, amusent les autres membres de la communauté<sup>9</sup>.

Cependant, dès la Douzième Journée, la brève évocation d'un jeune savant italien annonce une inquiétante fracture dans le monde bien ordonné de la raison. Docteur en droit à 22 ans, Giulio Romati s'occupe ensuite de mathématiques et d'astronomie, avouant que la théologie avait été «la seule science»<sup>10</sup> à n'avoir pas retenu son attention. Il quitte

<sup>5</sup> *Manuscrit trouvé à Saragosse*, éd. René RADRIZZANI, Paris, José Corti, 1989, p. 95.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>7</sup> *Voyages en Turquie et en Egypte, au Maroc, en Hollande*, éd. Daniel BEAUVOIS, Paris, Fayard, 1980, p. 177.

<sup>8</sup> Par exemple, l'ermite déclare au cabaliste: «Tout n'est qu'illusion dans ton art funeste», p. 101.

<sup>9</sup> Au début de la Vingt-troisième Journée, Van Worden note avec un brin de moquerie que «le cabaliste fit quelques remarques qui indiquaient qu'il n'était pas très satisfait de son monde supraterrestre», p. 250.

<sup>10</sup> *Manuscrit trouvé à Saragosse*, p. 136.

la Sicile pour un voyage de formation et se dirige vers Naples, lorsqu'au cours d'un violent orage un inconnu le conduit auprès de la princesse de Monte Salerno, morte pourtant dans la plus grande impiété deux siècles auparavant. L'irruption d'un fait irrationnel dans sa vie trouble si profondément le jeune homme qu'il en évoque le souvenir en ces termes: «Il me poursuit, m'obsède, empoisonne toutes les jouissances que je pourrais avoir, et c'est beaucoup si la mélancolie qu'il me donne ne me fait pas perdre la raison»<sup>11</sup>.

C'est précisément le sort que connut dans sa jeunesse le père du géomètre Velasquez qui, tout occupé par diverses sciences, n'avait point appris à danser, erreur fatale qui lui fit perdre sa future épouse et ses biens au profit de son frère. Plus tard, perdu dans son rêve «d'appliquer le calcul au système entier de la nature»<sup>12</sup>, son propre fils découvre que les mathématiques – objet de sa passion – lui valent «d'être mis au nombre des fous, de passer pour un être dégradé qui n'appartient plus à l'espèce humaine»<sup>13</sup>. La menace d'une telle incompréhension avait assombri Potocki lui-même qui, à quarante ans passés, se réjouissait à l'idée de jouer un rôle diplomatique dans l'ambassade russe en Chine, ainsi qu'il l'écrivait à son frère Séverin: «Je suis au reste fort content de ma situation et d'avoir mêlé un peu de politique à ma science, car celle-ci vous fait estimer de vos pairs, sinon tous vos entours vous regardent comme un fou qui ne peut être bon à personne, ce qui à la longue est fâcheux»<sup>14</sup>. A cette occasion, comme plus tard au département des Affaires asiatiques de Saint-Petersbourg, les propositions concrètes qu'il avait élaborées à partir de ses voyages et de divers travaux n'aboutirent pas. Et l'on se demande si l'amertume engendrée par des revers successifs n'éclaire pas la tragique figure du savant Hervas dont l'ambition démesurée sombre dans le désespoir, la folie et le suicide. Tout d'abord, sur les 1000 exemplaires de son premier ouvrage consacré à la géométrie, 999 d'entre eux sont brûlés sur ordre d'un ministre qui s'y croyait attaqué. Ensuite sa «Polymathesis» en cent volumes est impitoyablement rongée par les rats tandis que la seconde tentative, alourdie par l'avancée des sciences, avorte lorsque le libraire Moreno lui demande de réduire son œuvre à 25 volumes. Nul doute que la vanité et l'imprudence n'aient causé de tels dégâts; néanmoins l'orgueil insensé de Diègue

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>14</sup> *Voyages au Caucase et en Chine*, éd. Daniel BEAUVOIS, Paris, Fayard, 1980, p. 206. Cette lettre est datée du 20 novembre 1805.

Hervas semble peser comme la critique du travail encyclopédique à vouloir tout circonscrire et expliquer car la thésaurisation – qui résiste mal au temps et à ce qui fait la vie (en positif ou négatif) – pourrait bien ne point justifier tant de labeur.

Ainsi apparaissent peu à peu les limites que l'esprit doit s'imposer pour ne pas être victime de ses excès. La morale de Don Belial, «l'un des principaux membres d'une association puissante, dont le but est de rendre les hommes heureux»<sup>15</sup> pourrait bien subtilement en dénoncer certains. La référence à la loi naturelle – telle qu'elle fut notamment exposée par Volney<sup>16</sup> – indique bien qu'il s'agit de lutter contre les préjugés mais est-ce bien un hasard si c'est une figure satanique qui propage une doctrine dont la réalisation serait «l'accomplissement de nos propres désirs»<sup>17</sup>? Le sombre personnage s'oppose d'évidence à l'éthique chrétienne tout en incarnant les dangers de la pensée matérialiste en ses ultimes conséquences. Peu après, au terme de la dernière Journée – et donc de son initiation –, le jeune Van Worden rencontre une dernière fois le géomètre Velasquez alors «plongé dans un problème qui ressemblait tout à fait à la quadrature du cercle»<sup>18</sup>. L'échec final du modèle mathématique comme moyen d'accès aux mystères de l'homme pourrait être l'une des clefs symboliques de l'œuvre, comme si l'auteur reconnaissait l'impuissance du rationalisme, fut-il des plus éclairés, à nommer et explorer ce qui reste hors du champ de la conscience.

Toutefois, le *Manuscrit* répond pluriellement aux interrogations récurrentes que Potocki formula à propos de ce «vide sur qui peut-être reposent toutes nos connaissances»<sup>19</sup>. Puisqu'aucun système de pensée ne saurait parfaitement le combler – ni les sciences occultes ou exactes, ni les religions –, tous contribuent néanmoins à l'appréciation du monde ou à la perception des choses suivant le rang que nous occupons, à l'image des protagonistes du roman. Au cours de son voyage au Maroc, Potocki remarquait déjà que «l'on n'est rien que par la place où le hasard vous a mis»<sup>20</sup> et il appartient à chacun d'évoluer ou non en fonction de ce qui nous est transmis initialement puis par l'épreuve de nos propres expériences. Sans doute existe-t-il une connaissance suprême car si les

<sup>15</sup> *Ed. cit.*, p. 531.

<sup>16</sup> La première édition de *La loi naturelle ou catéchisme du citoyen français* parut à Paris en 1793.

<sup>17</sup> *Ed. cit.*, p. 531.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 633.

<sup>19</sup> *Essay sur l'histoire universelle*, p. 15.

<sup>20</sup> *Voyages en Turquie et en Egypte, au Maroc, en Hollande*, *éd. cit.*, p. 204.

religions s'expliquent par leur nature historique<sup>21</sup>, elles n'en expriment pas moins la recherche du sacré dont nous retrouvons l'empreinte au travers d'une pensée mystique (comme l'évolution du sentiment de la nature chez le jeune héros). Par ailleurs, on ne peut exclure l'hypothèse d'une écriture hermétique tant le *Manuscrit* se trouve saturé de références ésotériques.

La présence de différents codes (maçonnique<sup>22</sup>, philosophique, théâtral, fantastique etc...) se justifie essentiellement pour les besoins de l'initiation du héros, dont la finalité n'est peut-être que la découverte du libre-arbitre et du caractère relatif de toute croyance. De ce point de vue, le chef des Bohémiens apparaît en figure universelle d'un savoir constitué par l'empirisme, lui qui s'écarta de l'étude pour observer ses contemporains d'une classe sociale à l'autre et même d'un pays à l'autre, sans jamais renoncer à son indépendance. Par un ingénieux montage de sa prodigieuse mémoire, nous parviennent les histoires d'une quinzaine de personnages singuliers qui croisèrent sa route. Même si l'ensemble des 66 Journées fonctionne sur le principe de la transmission orale, c'est le rôle d'Avadoro qui nous montre le mieux à quel point la parole socialise les pratiques culturelles, d'une manière plus directe et plus large qu'aucun livre ne saurait le faire. Mais seul l'écrit peut assurer la pérennité des acquis et constituer une mémoire commune: 25 ans après la rédaction de son journal, Van Worden le recopie à l'intention de ses héritiers tandis que l'officier français en recueillera plus tard la traduction. La véritable postérité des hommes ne dépend-elle pas de leur aptitude à transmettre une part de sagesse, surtout au travers ou en marge des désordres les plus meurtriers?

Potocki n'imaginait pas qu'un autre romancier trouverait après lui un nouveau manuscrit au siège de Saragosse. Peut-être fut-ce en hommage au comte polonais que l'écrivain Franz Zeise<sup>23</sup> plaça son *Don Juan Tenorio* sous les auspices du même topos littéraire, certes investi

<sup>21</sup> Voir les idées du géomètre Velasquez sur la religion, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, *éd. cit.*, p. 408-13.

<sup>22</sup> Consulter Claire NICOLAS, «Du bon usage de la franc-maçonnerie dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*», *Les cahiers de Varsovie*, n°3, 1975, p. 271-89.

<sup>23</sup> Les Editions du Sorbier qui ont publié la traduction française de *Don Juan Tenorio* présentent ainsi Franz Zeise: «Mystérieux auteur en effet, car on ne sait de lui que fort peu de chose. Né à Myslowitz en 1896, interprète et traducteur de français et d'anglais, certainement passionné par l'Espagne, il fut l'auteur de trois romans dont *L'Armada* (1936) et *Don Juan Tenorio*, et de pièces radiophoniques, la dernière portant sur Goya (1942). Il a vécu un temps à Berlin puis à Hersfeld. Il aurait été encore en vie en 1954, mais «dans les ténèbres d'une demi-démence».

différemment mais dans le même cadre historique. La traduction française du texte – publié en allemand vers 1940 – ne révèle pas une œuvre majeure; au moins mérite-t-elle d'être signalée ici pour sa filiation directe. L'intrigue commence également au début de l'été 1808, dans les environs de la ville où campe l'état-major du général Dupont. Alors qu'il est prisonnier des Français, le chevalier Garcia de Rojas échappe à la mort grâce à un rouleau de documents découvert dans sa selle. En pro-



source: Le Charivari

venance de l'Inquisition espagnole, ceux-ci contiennent un manuscrit relatant la vie du célèbre séducteur qui est traduit sur le champ par Christian de Kératry. De retour en France, cet officier retrouve avec étonnement l'original dans ses bagages, le traduit à nouveau quelques années plus tard avant de le laisser discrètement circuler. Perdue et retrouvée cent ans plus tard, la biographie garde le mystère de ses origines: l'auteur en est-il Don Juan lui-même, Garcia, Kératry ou celui qui publie le livre?

Chez Potocki et Zeise, la guerre semble propice à la divulgation de mémoires qui nous parviennent par le truchement d'une traduction. Qu'ils soient une représentation de la liberté d'esprit contre la barbarie politique ou un prétexte pour laisser éclore des idées subversives, les manuscrits trouvés à Saragosse n'en finissent pas de nous renvoyer leurs énigmes.